

## Aux origines de l'enquête ouvrière : *conricerca* et ligne de classe en Italie dans les années 1950-1960

Andrea Cavazzini

Dans le contexte italien, qui est sans conteste le plus riche du point de vue du développement des pratiques d'enquête et de leurs enjeux politiques, l'enquête au sens d'un opérateur organisationnel et théorique, censé opérer une analyse, et par conséquent un déblocage des points aveugles du marxisme traditionnel (tiers-internationaliste), apparaît très tôt, à l'époque de la déstalinisation (1956), aux débuts de ce qui deviendra la *Nuova Sinistra*<sup>1</sup>. La pratique qu'indique le néologisme de « *conricerca* » est étroitement liée à la détermination politique et théorique de la *centralité ouvrière*, qui représentera le référentiel décisif de la Séquence rouge italienne des années 60 et 70<sup>2</sup>. *Conricerca* et *centralité ouvrière* représentent les deux aspects décisifs d'une manière spécifique de dire-vrai, ou de véridiction pour qui aime les néologismes, sur la société capitaliste et sur la perspective politique du communisme : ces problématiques cruciales du XX siècle vont être ré-interrogées à partir d'une manière originale d'en saisir la vérité. C'est pourquoi la fin des processus politiques qui ont soutenu ce dire-vrai fut suivie d'un oubli extrêmement difficile à briser – l'écroulement d'un régime de vérité produit des refoulements bien plus puissants que les conséquences pures et simples de la crise d'une option politique parmi d'autres. Le lien entre l'option politique communiste et le problème de la vérité – la vérité de la politique et la vérité de la forme actuelle des rapports sociaux – est démontré par l'oubli commun qui les recouvre ; une réflexion approfondie sur cette articulation entre histoire et histoire de la vérité reste à être entamée.

Bien que la *conricerca* continue à être étudiée aujourd'hui dans le cadre des différentes anamnèses de la Séquence rouge, ses origines et ses métamorphoses restent relativement opaques, et la mémoire générale a tendance à l'associer au courant opéraïste ou aux *Quaderni Rossi* considérés comme une pure et simple anticipation de l'opéraïsme proprement dit<sup>3</sup>. Or, en effet, la généalogie de la *conricerca* est bien différente : loin de coïncider avec l'opéraïsme, son histoire est liée à la constitution d'une alternative de classe à partir d'une articulation inédite de plusieurs marxismes minoritaires, et, à ce titre, elle appartient transversalement à la *Nuova Sinistra* tout entière. Ici, nous utiliserons, à la fois comme source et comme guide pour la reconstruction historique et théorique, un livre de l'historien de la gauche socialiste, Stefano Merli, un auteur aujourd'hui oublié (et en France tout simplement inconnu) que nous avons déjà cité dans notre Introduction au volet italien de cette séquence : le livre en question s'intitule *L'altra storia. Bosio, Montaldi e le origini della nuova sinistra*, Milan, Feltrinelli, 1977<sup>4</sup>.

Selon Stefano Merli la *conricerca* a été le fruit d'une élaboration collective qui s'est faite à partir de l'époque de la déstalinisation dans le cadre du militantisme hérétique et minoritaire d'après-guerre, en particulier de la part de figures appartenant à la gauche du Parti socialiste (PSI) et à certains courants parfois improprement définis comme bordiguistes, mais qu'il faudrait plus correctement qualifier de « communistes internationalistes » ou « léninistes de gauche », issus des minorités de gauche de la Troisième Internationale d'avant la glaciation stalinienne. La figure centrale de cette dernière lignée est Danilo Montaldi (1929-1975), militant opérant dans le Nord de l'Italie, dont fut proche politiquement le jeune Romano Alquati (1935-2010), membre des *Quaderni Rossi* et co-fondateur de *classe operaia*, ce dernier étant considéré souvent comme l'inventeur de la *conricerca* - ce qui est faux, comme on le verra, bien qu'il ait été celui qui en a inscrit systématiquement la

<sup>1</sup> Voir *Le Printemps des intelligences*, <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article18>.

<sup>2</sup> Voir *Cahiers du GRM*, n. 2, Editorial (...)

<sup>3</sup> Voir l'article de M. Filippini dans *Cahiers du GRM*, n. 2 pour la caractérisation de l'opéraïsme politique de M. Tronti et de la revue *classe operaia*

<sup>4</sup> Impossible ici de parler de Gianni Bosio (1923-1971), militant du PSI, socialiste libertaire, et parmi les fondateurs de l'histoire des classes populaires. J'espère pouvoir un jour traiter aussi de cette figure singulière.

pratique dans l'analyse de la grande usine capitaliste-avancée en produisant les premières enquêtes sociologiques à propos du système FIAT, la grande « institution totale » fordiste turinoise. Une nécrologie de R. Alquati, rédigée par des militants de la galaxie post-opéraïste, lui attribue déjà dans le titre l'invention de la *conricerca*, et affirme : « Proprio l'invenzione della *conricerca* (...) può ritenersi il lascito più grande di Alquati » (« L'invention de la *conricerca* au début des années 1960 peut être considérée comme le legs principal de R. Alquati »)<sup>5</sup>. La réalité est bien différente, les matériaux étudiés par S. Merli témoignant d'une généalogie collective et stratifiée : comme on le verra, en 1959 Alquati lui-même attribue l'invention de la *conricerca* à des travaux menés par Montaldi et par des théoriciens-militants indépendants tels Roberto Guiducci et Alessandro Pizzorno (qui se rapprocheront du réformisme du PS de Pietro Nenni après la déstalinisation), remontant aux années 1956-1957.

Quoi qu'il en soit, Montaldi et Alquati, d'une part, et, de l'autre, des militants et cadres socialistes tel Raniero Panzieri, et encore des théoriciens indépendants, protagonistes de la saison des revues du marxisme critique de l'après-guerre et de l'époque du dégel post-stalinien, tels Guiducci et Pizzorno, représentent les « trois âmes » historiques de la *Nuova Sinistra* : le socialisme de gauche, attentif surtout au potentiel politique de la classe ouvrière ; le communisme internationaliste anti-stalinien ; et le marxisme critique ouvert aux courants intellectuels internationaux et aux analyses sociologiques de la société contemporaine.

La première revue « du dégel » fut *Discussioni*, un bulletin à circulation confidentielle, paru dans l'immédiat après-guerre, consacré à un libre débat sur les enjeux politiques et culturels les plus actuels (la bombe atomique, la fonction de la pensée critique...). Cette revue vit parmi ses membres actifs des figures tout à fait singulières : Franco Fortini ; le philosophe Renato Solmi, futur traducteur d'Adorno, Benjamin et Lukács, et qu'on retrouvera comme collaborateur des *Quaderni Rossi* et des *Quaderni Piacentini* ; l'historien Claudio Pavone ; Michele Ranchetti (1925-2008), historien de l'Eglise, spécialiste du modernisme catholique, traducteur et éditeur de Freud et de Wittgenstein, entre autres ; Luciano Amodio (1926-2001), cadre de la Banque Italienne du Commerce et spécialiste de Hegel, qui traduira avec Fortini *Le Dieu caché* de L. Goldmann ; Roberto et Armanda Guiducci respectivement sociologue et historienne féministe de la littérature. *Discussioni* fut fondée par Delfino Insolera (1920-1987), une figure excentrique d'ingénieur-philosophe, ancien résistant et animé par un souci éthico-pédagogique de rigueur et de clarté (Renato Solmi rapprochera sa figure de celle de Wittgenstein), et qui, devenu collaborateur des éditions Zanichelli de Bologne, sera le maître d'œuvre de plusieurs initiatives de vulgarisation scientifique considérées aujourd'hui comme des classiques. *Discussioni*, qui est l'équivalent italien de publications telles que *Les temps modernes*, marquera, par son radicalisme intellectuel et son indépendance, les trajets ultérieurs de plusieurs protagonistes de l'époque du « dégel » et des premiers noyaux de ce qui deviendra la *Nuova Sinistra* – la revue inaugurera aussi un style d'intervention théorique hostile aux spécialismes, non-systématique et « conjoncturel », qui restera celui des *Quaderni Rossi* et des *Quaderni piacentini* : les opéraïstes, Tronti et Negri en particulier, accentueront davantage l'esprit de système, s'assurant du coup une renommée posthume en France, patrie classique de l'esprit de système (et surtout des renommées posthumes, au moins depuis qu'« un présent n'existe pas, faute... de tout »). La volonté qui fut propre à cette publication (et à ses héritiers, tels que *Ragionamenti*, *Opinione* et *Passato e Presente*, qui ralliera le réformisme socialiste) de se confronter directement à la réalité contemporaine sans médiations ni préjugés est vraisemblablement une des matrices de la centralité des pratiques d'enquête dans cette phase du renouvellement de la gauche critique italienne. Par-delà l'encadrement rigide des partis, la sclérose jdanovienne de la Guerre Froide et le verbalisme de la pseudo-dialectique historiciste, l'exigence était forte de revenir à une pratique de saisie directe de la situation italienne et internationale, de vérifier concrètement la ligne stratégique du mouvement ouvrier et sa condition actuelle, de mettre à l'épreuve les instruments théoriques de l'agir politique.

---

<sup>5</sup><http://www.infoaut.org/articolo/morto-a-torino-romano-alquati-operaista-e-inventore-della-conricerca> ;  
<http://www.senzasoste.it/anniversari/morto-a-torino-romano-alquati-operaista-e-inventore-della-conricerca>.

Un autre aspect me semble important : le rapport des protagonistes de ces revues avec le monde de la grande industrie et surtout avec ses manifestations culturelles. Ce rapport passait, dans la plupart des cas, par une proximité plus ou moins grande avec le « Mouvement de Communauté » (*Movimento di Comunità*), fondé par l'industriel Adriano Olivetti (1901-1960), dont le père avait fondé en 1908 à Ivree la première entreprise italienne productrice de machines à écrire (*la Olivetti* – l'entreprise, et *les* « Olivetti » - les machines), destinée à devenir une entreprise d'avant-garde dans les secteurs technologiques les plus avancés. A. Olivetti fonde en 1948 son « Mouvement », qui ne lui survivra pas, dont les principes politiques s'inspirent de l'expérience d'intégration entre entreprise et territoire qui caractérise le rapport entre la ville d'Ivree et l'usine Olivetti. Il cherchera la collaboration d'intellectuels provenant des disciplines et des compétences les plus disparates, au nom d'un idéal de recomposition des cultures techno-scientifique et littéraire. Le but du mouvement était aussi la promotion d'une démocratie participée fondée sur une organisation fédérale de l'Etat : les unités fondamentales de l'organisation politique auraient dû être des communautés culturellement homogènes et économiquement indépendantes, dans un cadre de gouvernement local attentif à l'utilisation rationnelle des ressources naturelles et historiques du territoire. En outre, la maison d'édition du Mouvement traduira et diffusera, dans les années 1950, plusieurs classiques de la sociologie (Weber, Durkheim, mais aussi le très-fédéraliste Lewis Mumford...), en rupture avec la culture néo-idéaliste qui dominait l'*establishment* culturel survécu à la guerre mondiale.

Or, les rapports entre l'utopie politico-industrielle d'Olivetti et la formation des premiers noyaux de la gauche critique furent décisifs, surtout entre l'après-guerre et les années 1960 : Fortini travaillera à partir de 1947 pour le département publicité de l'entreprise Olivetti (il ne commencera à enseigner – d'abord dans les écoles techniques - qu'en 1963) ; Michele Ranchetti travaillera comme secrétaire d'A. Olivetti entre 1949 et 1952 et participera à plusieurs initiatives culturelles (revues, publications, enquêtes sur des communautés religieuses « dissidentes »...) liées au Mouvement de Communauté – ensuite, il travaillera pour des grandes maison d'éditions et sera Directeur des Librairies Feltrinelli ; Franco Momigliano (1916-1988), un autre protagoniste des revues du dégel, deviendra un important dirigeant des entreprises Olivetti ; Alessandro Pizzorno (1924) dirigera à partir de 1953 le Centre pour les relations industrielles de l'entreprise d'Ivree, toujours... et on pourrait citer d'autres cas tout à fait analogues (par exemple l'activité de Fortini et Renato Solmi dans le comité de rédaction des éditions Einaudi). Tout cela signifie que, dans la généalogie du marxisme critique italien, et de la *Nuova Sinistra*, un rôle très important fut joué par une connaissance directe du monde de la grande industrie (et de l'industrie culturelle), de sa signification de matrice de rapports politiques et de formes de culture, de ses liens avec la production culturelle de masse. Les « pères fondateurs » du monde d'où sont issus les *Quaderni Rossi* et, par leur biais, les mouvements des étudiants et les groupes politiques des années 1970 (je vais un peu vite, mais la réalité de cette filiation est en partie avérée) avaient fait l'expérience de la politique militante et de l'intimité avec les « entrailles » de la production industrielle moderne qui était en train de se faire modèle global de société : ils côtoyaient, et pratiquaient, des formes de production et de transmission du savoir et de la culture différentes de l'Université et des systèmes étatiques de l'éducation. Le marxisme critique des années 1960 est issu de ces expériences : il serait inutile d'en chercher les racines dans la philosophie des universités, surtout dans les gloses et les éditions érudites pratiquées sur le cadavre de Gramsci par les fonctionnaires-professeurs (parfois) zélés du Parti Communiste. Le triple nouage entre politique-rapports sociaux-théories critiques se fait, en Italie, par un biais singulier dont il est très difficile de saisir les caractères spécifiques, mais qu'il faut nécessairement étudier pour comprendre toute une série de positions et de pratiques, y compris notre objet, à savoir l'enquête.

L'origine de l'enquête a, au moins partiellement, à voir avec les tentatives, propres à la période du « dégel », d'élaborer une « ligne » alternative pour le mouvement ouvrier italien – alternative principalement à la ligne du PCI qui avait, lui, concentré ses activités dans la sphère du politique et

des alliances en négligeant le lien entre formes politiques et réalité de la classe ouvrière et des rapports capitalistes<sup>6</sup>. A la rigueur, la « préhistoire » de l'enquête pourrait remonter à la découverte du Sud de l'Italie par le discours national-populaire, qui fonctionnera comme une source d'inspiration, mais aussi comme un modèle à dépasser, pour tout lien à des masses potentiellement antagonistes. On pourra de toute manière affirmer que, d'un côté, les luttes dans le Sud représenteront une expérience décisive (directe ou indirecte) de « retour au concret » du monde populaire et de ses formes d'indocilité – que l'on songe aux luttes pour la terre que R. Panzieri contribuera à organiser en Sicile (on en reparlera lors de la Séance consacrée aux *Quaderni Rossi*) ; mais, d'autre part, le véritable « bond en avant » du travail d'enquête en tant qu'opérateur organique d'un processus politique inédit ne sera possible que lorsque l'intervention politico-théorique visera les régions du Nord frappées par la vague d'industrialisation de la fin de la décennie 50.

Stefano Merli considère comme un moment crucial de la définition de la pratique de la *conricerca* la publication, dans le n. 2 de la revue de Bologne *Opinione*, d'une enquête sur les formes politiques et sociales des classes populaires dans la zone de Crémone, la ville natale de Montaldi, intitulée *Un'inchiesta nel cremonese*, avec une Présentation (« *Fame di storia* ») signée R. G. (Roberto Guiducci), un Avant-propos (« *Premessa* ») de Montaldi suivie de trois chapitres : *Une cellule de rue*, *Caractères du groupe externe*, *Une ligue paysanne* (Merli, cit. p. 48)<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> Que la sphère de l'activité politique « professionnelle » doive garder une certaine distance par rapport à la sphère de la production matérielle est un axiome inavoué mais crucial de la culture politique des dirigeants communistes togliattiens ; il peut être fait remonter, par le biais d'une lecture partiellement réductrice de Gramsci, à la philosophie de Benedetto Croce, et à son idée de l'histoire comme « histoire de la liberté ». Cette liberté – qui fait l'objet d'une historiographie « éthico-politique » dont les influences sur l'historiographie marxiste italienne ont été critiquées par S. Merli (cf. *Séminaire du GRM*, séance du 24 septembre 2011, [http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM5e\\_annee\\_Cavazzini\\_24.09.11.pdf](http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM5e_annee_Cavazzini_24.09.11.pdf)) - est fondée sur une philosophie de l'esprit articulée en « Distincts ». La distinction principale est celle entre esprit théorique et esprit pratique ; et, à l'intérieur de celui-ci, entre la « volition universelle » de l'éthique et la volition particulière de l'économique. Ce système de distinctions, auquel on ne saurait attribuer ni élégance ni originalité, vise à assigner au moment socio-économique une place subordonnée et infra-politique, ce qui revient à délégitimer le marxisme comme construction intellectuelle et le socialisme comme mouvement politique. La philosophie de Croce est, sous une forme très-pure, une philosophie de l'ordre social et de l'hégémonie de classes dominantes de l'Italie libérale-conservatrice pré-fasciste, d'abord coexistant avec le fascisme, ensuite anti-fasciste et finalement, sans solution de continuité, post-fasciste. Le PCI visera dans l'après-guerre à inscrire son action dans la continuité de cette hégémonie. Mais, au-delà des vicissitudes italiennes, il suffira de lire *The Human Condition* de Hannah Arendt pour s'apercevoir que la question des « distinctions dans la vie de l'esprit » et de ses conséquences politiques – généralement anti-communistes – est loin de se réduire à une querelle péninsulaire, contrairement à ce que pourraient faire penser les aspects provinciaux à la limite de la caricature propres à Croce. En réalité, Don Benedetto, Sénateur du Royaume d'Italie, fera constamment preuve d'une lucidité, à l'égard de son rôle de « chien de garde » de l'hégémonie des classes bourgeoises, bien supérieure à celle de la plupart de ses critiques « progressistes » et « modernisateurs ».

<sup>7</sup> Danilo Montaldi est l'auteur de deux autres livres-enquêtes : les *Autobiografie della leggera*, Turin, Einaudi, 1961 et *Milano, Corea. Inchiesta sugli immigrati* (avec Franco Alasia), Milan, Feltrinelli, 1960. « Leggera » est un mot de l'argot de l'Italie du Nord qui dénote le monde des marginaux et des petits délinquants, avec une connotation plus proche des classes populaires « légalées » que *Lumpenproletariat* mais toujours externe au monde du travail et de la production : le livre de Montaldi est composé des auto-narrations de figures issues de ce milieu en train de disparaître avec la formation d'une Italie industrielle et « fordiste ». Le livre sur les immigrés traite de l'envers du « miracle économique » : les conditions désespérées des travailleurs dans les périphéries ravagées des villes industrielles – les travailleurs qui parlent dans le livre viennent du Sud de l'Italie, ou des provinces les plus pauvres du Nord-Est, et gardent les traces de leurs cultures (rurales ou villageoises) d'origine. Franco Alasia était un ouvrier qui était devenu ami et collaborateur de Danilo Dolci (1924-1997), éducateur, activiste social et théoricien de la non-violence qui avait animé des importantes luttes sociales en Sicile dans les années 1950. Dolci suggéra à Alasia de mener une enquête sur la « nouvelle modernité » des villes du Nord, qui aurait bientôt engendré une nouvelle misère. Alasia transcrivit les récits des habitants des bidonvilles autour de Milan, des anciens paysans devenus maçons ou ouvriers, des chômeurs, des vendeurs ambulants harcelés par la police... Montaldi réélabora le travail d'Alasia, fit d'autres recherches, et écrivit la Présentation du livre. L'enquête fut publiée au moment de la disparition des communautés marginales des périphéries et de la naissance d'un collectif ouvrier industriel moins extérieur à la grande industrie mais plus conflictuel. Les deux enquêtes associées au nom de Montaldi, tout comme son *Inchiesta nel cremonese*, racontent en effet les histoires de strates sociales en train de disparaître ou de subir de profondes transformations du fait de l'essor d'une civilisation

Dans cette phase, Montaldi est proche de Guiducci et du sociologue Alessandro Pizzorno, qui insistent en particulier sur l'identification marxisme-sociologie (tendance qu'ils ont en commun avec le jeune Tronti et les disciples de Galvano della Volpe, tel Lucio Colletti, mais selon un biais plus opératoire et moins spéculatif que celui de la « dissidence » communiste dellavolpienne). Dans le premier numéro d'*Opinione* Pizzorno situait le travail d'enquête dans une histoire des modes de connaissance et de relation de la gauche italienne vis-à-vis des classes populaires. Il s'agissait, à la fin des années 1950, de passer de la « sociologie-littérature » des Carlo Levi<sup>8</sup> et des Rocco Scotellaro<sup>9</sup>, écrivains engagés et « poètes-paysans » travaillant dans le cadre du Sud rural, à la « sociologie-science » apte à saisir la réalité de l'Italie industrielle :

Depuis une dizaine d'années, on a assisté en Italie à l'essor d'un important et positif mouvement néo-populiste, dont les figures les plus hautes ont été Levi et Scotellaro, et qui a exprimé une véritable poussée "vers le peuple", c'est-à-dire vers le midi et la culture paysanne, de la part de vastes strates intellectuelles. Cette vague a produit livres, enquêtes, revues, et tout un intérêt passionné, presque mythologique, à l'égard de cette réalité insoupçonnée. Tout cela fut, répétons-le, tout à fait positif, mais ce mouvement n'a pas épuisé, ni du point de vue géographique, ni de celui de la science, le travail qu'on a à faire. La tâche qui reste assignée aux intellectuels italiens consiste à établir un dialogue avec toute la culture non-intellectuelle (nous ne voulons pas la définir ici par un seul mot, car il n'y en a pas qui ne seraient pas équivoques : "culture spontanée", "culture traditionnelle", "culture quotidienne", "culture traditionnelle", "culture pré-idéologique", etc.), la culture des villes, des usines et des quartiers populaires, celle des bureaux et des foyers, non moins importante que celle des campagnes, la culture en somme dans laquelle nous tous baignons et évoluons lorsque nous ne sommes pas en train de lire ou d'étudier (A. Pizzorno, « Abbandonare la sociologia-letteratura per la sociologia-scienza », dans *Opinione*, n. 1, mai 1956, cité par S. Merli, cit. p. 48).

Dans les années 1950, Montaldi semble adhérer entièrement au programme esquissé par Pizzorno et Guiducci ; en 1959, R. Alquati, qui collaborait avec Montaldi, écrit dans un compte rendu d'un livre-enquête (L. Faenza, *Comunisme e cattolicesimo in una parrocchia di campagna*, Milan, Feltrinelli, 1959) :

[Les enjeux méthodologiques du livre] renvoient au problème décisif de la *conricerca*, de la "Sociologie de Base", formulé par Guiducci, clairement défini par Pizzorno, et résolu "opérationnellement" par Montaldi dans les nn. 1 et 2 d'*Opinione* en 1956, et en 1957 par Faenza lui-même avec *Douze ans dans une usine* dans le dernier numéro de ladite revue de l'époque du dégel (R. Alquati, dans *Presenza*, juin 1959, cité par S. Merli, cit. p. 48).

Alquati voyait un lien entre les travaux de Montaldi et Faenza, d'une part, et, de l'autre

ces jeunes qui, dégoûtés de la ligne politique et des "centres culturels" des "partis ouvriers" [PCI et PSI], désormais dans chacune des villes italiennes, se réunissent sous la forme de petits groupes pour développer, eux, l'idée d'une culture critique au sens marxiste (...). Aujourd'hui, pour ceux qui cherchent un lien dialectique avec l'infrastructure, la réalité de la "base" est tellement mystifiée et occultée qu'il suffit parfois de décrire (et ici ne sont pas requis des "protocoles de description" et autres "descriptions phénoménologiques"<sup>10</sup>) en restant au niveau du sens commun et du

---

capitaliste-avancée. L'ambiguïté dans les positions de Montaldi, dont cet aspect de ses enquêtes témoigne, est un point décisif pour comprendre la singularité de cette figure. Montaldi fut aussi l'auteur de deux livres visant à esquisser une contre-histoire de la gauche communiste italienne : *Korsch e i comunisti italiani. Contro un facile spirito di assimilazione*, Rome, Samonà e Savelli, 1975 et *Saggio sulla politica comunista in Italia (1919-1970)*, Plaisance, Ed. Quaderni Piacentini, 1976.

<sup>8</sup> (1902-1975), intellectuel et écrivain antifasciste turinois, partisan du Néoréalisme dans l'après-guerre, il consacra plusieurs livres et récits (dont les plus célèbres sont *Cristo si è fermato ad Eboli* en 1945 et, en 1955, *Le parole sono pietre*) consacrés aux conditions des populations misérables du Midi et des Iles, oubliés et humiliés par l'Etat et la bourgeoisie italiens.

<sup>9</sup> (1923-1953), homme politique et poète d'origine sociale très modeste, militant socialiste et disciple de Carlo Levi, il avait entamé, en 1950, une enquête sur les mentalités et les conditions de vie des populations rurales du Sud, qui restera inachevée à cause de sa mort brutale (il mourut d'un infarctus à 30 ans). L'ouvrage posthume *Contadini del Sud* est un recueil composé d'une série d'auto-narrations individuelles qui esquissent une civilisation rurale souffrante et fataliste, mais où sont discernables les signes d'un éveil de la conscience politique.

<sup>10</sup> La référence polémique vise les philosophies néo-positivistes et phénoménologiques qui, en train d'être découvertes par la culture italienne, étaient souvent utilisées comme outils théorétiques de tendances progressistes et démocratiques (à cause du rôle que l'intersubjectivité joue dans l'un comme dans l'autre courant).

langage de la vie quotidienne pour faire un travail important du point de vue politique et culturel (cité par S. Merli, cit. p. 48)

L'idée de l'enquête qui ressort de cette collaboration Guiducci-Pizzorno-Montaldi est formulée par S. Merli, commentant la Présentation par Guiducci de *Un'inchiesta nel cremonese*, dans les termes suivants :

Ce fut la première tentative de réaliser une collaboration entre recherche et protagonisme politique de la base, sous des formes par lesquelles l'intellectuel cessait d'être organique au parti (ou pire, à la bureaucratie du parti) pour devenir organique à la classe, et la classe elle-même cessait d'être un objet d'enquête pour devenir la protagoniste de l'enquête, pour devenir, d'enquêtée, enquêtrice (S. Merli, cit. p. 17, note 12 p. 49 pour la référence au texte de Guiducci dans *Opinione*).

Dans son Avant-propos, Montaldi écrit :

Le premier effet positif de cette initiative a consisté à briser le schéma d'un rapport typique de la sociologie bourgeoise, qui s'exprime dans la différence entre un enquêteur et un sujet à analyser (cité par Merli, cit., p. 49).

Mais la fonction politique de la *conricerca* fut aussi l'enjeu de la rupture politique entre Montaldi, d'une part, et, de l'autre, Guiducci et Pizzorno : lorsque ces derniers adhéreront à la mouvance modernisatrice et technocratique du PSI qui débouchera sur les gouvernements de centre-gauche des années 1960, Montaldi se rapprochera de Raniero Panzieri qui, depuis l'époque de la déstalinisation, visait un renouvellement de la culture de gauche où les questions de la sociologie et du protagonisme de la classe ouvrière jouaient un rôle décisif.

Panzieri (1921-1964) était un cadre dirigeant du PSI, philosophe de formation ayant renoncé à toute activité intellectuelle indépendante en faveur du militantisme – selon l'enseignement de son maître et parrain politique, Rodolfo Morandi (1903-1955), socialiste de gauche qui fut dirigeant du PSI et théoricien des « conseils ouvriers de gestion » ; ayant dirigé avec un très grand succès les agitations des travailleurs agricoles siciliens dans les années 1950, devenu responsable des activités culturelles du PSI, et ensuite membre du comité de rédaction des éditions Einaudi, Panzieri mena une lutte théorique par des outils tels que *l'Avanti*, le quotidien du PSI, *Mondo Operaio*, l'organe théorique du parti, dont il fut le directeur, et une collection de textes sociologiques qu'il dirigeait chez Einaudi, avant de s'éloigner de toute activité de parti (à cause de la ligne résolument parlementariste du PSI, mais aussi de l'ostracisme et de la persécution de la part des communistes qui jouèrent peut-être un rôle dans son exclusion des éditions Einaudi<sup>11</sup>) et de se consacrer entièrement, au début des années 1960, à la création de la revue-collectif *Quaderni Rossi*. Montaldi finira par collaborer avec Panzieri dans plusieurs de ces contextes. Dans son « Commentaire » à la réédition de *Un'inchiesta nel cremonese* en 1971 (dans D. Montaldi, *Militanti politici di base*, Einaudi, Turin, 1971), Montaldi caractérise la revue *Opinione* comme

un maillon de cette tentative critique interne au mouvement ouvrier qui est liée, en Italie, et dans le contexte plus général des revendications classistes et du dégel, au nom de Raniero Panzieri (Merli, cit., p. 48)

Montaldi évite désormais toute référence à Pizzorno et Guiducci, et tend à accentuer sa dette envers Panzieri en ce qui concerne la méthode sociologique :

---

<sup>11</sup> Un exclusion dont la cause immédiate fut... une enquête, celle qui fut à l'origine du livre de Goffredo Fofi, *L'immigrazione meridionale a Torino*, Milan, Feltrinelli, 1964. Panzieri et Renato Solmi, qui avaient proposé à Einaudi la publication de cet ouvrage, furent exclus du Comité de rédaction lorsqu'il leur fut demandé de supprimer les passages qui contenaient des critiques trop sévères à l'égard des syndicats et de FIAT (la subalternité culturelle du PCI, dont Einaudi était un « compagnon de route », vis-à-vis de la grande entreprise turinoise est l'une des raisons des scrupules dont les communistes firent toujours preuve à l'égard des initiatives visant à jeter quelques lumières sur la réalité du travail ouvrier). Goffredo Fofi (1937), éducateur et activiste social, fut proche de Danilo Dolci et des *Quaderni Rossi*, et co-fondateur des *Quaderni Piacentini*.

Une relecture de la méthode de ces années-là, visant une enquête à même la base, peut être plus utile qu'une rectification de certains aspects de ce texte [l'Avant-propos de *Un'inchiesta nel cremonese*]; qui, lui, fit naître une pratique qui fut d'emblée définie comme *conricerca*, et qui voulait représenter une contribution partisane, explicitement partisane, au savoir sociologique, pour autant que celui-ci est inséparable de ses présupposés tant politiques que théoriques. Cette initiative, évidemment, ressortait de groupes de recherche qui ne discutaient plus si les classes sociales existent ou non, et si l'histoire avance réellement à travers leur lutte (« Commentaire » à *Un'inchiesta nel cremonese*, dans D. Montaldi, *Militanti politici di base*, cit., p. 386, cité par S. Merli, p. 49)

Les groupes dont Montaldi parle, ne discutent plus de ces questions parce qu'ils savent, positivement de par leur propre pratique qui est aussi une décision politique, que les classes – les classes laborieuses antagonistes, les seules intéressantes pour ces militants – existent et que l'histoire est tissée et transformée par leurs pratiques de lutte. Autrement dit, ce qui sépare Montaldi de Guiducci et Pizzorno, et le rapproche de Panzieri, est la conviction que la *conricerca* n'est pas qu'un outil méthodologique garantissant une connaissance de la société plus solide du point de vue scientifique que les déductions baroques et les généralisations creuses de la dialectique historiciste, mais d'emblée l'opérateur d'une *affirmation intransigeante du primat politique de la classe ouvrière*. La *conricerca* est, pour Montaldi comme pour les *Quaderni Rossi*, indissociable de ce qui sera défini par la suite comme « centralité ouvrière ».

Mais la centralité ouvrière, en tant que base d'une ligne politique à part entière, sera surtout le mot d'ordre des groupes issus des luttes de 1968-1969 – la *conricerca* des origines s'inscrit d'abord dans un processus de contestation du marxisme sclérosé hérité de la Guerre Froide :

Montaldi, à la différence de Guiducci et Pizzorno, et suivant le trajet de *Socialisme ou Barbarie* (qu'il connaîtra directement lors d'un séjour à Paris en 1950), propose une vision du marxisme comme sociologie, renouant avec tout un courant révolutionnaire créateur vu comme antidote et alternative vis-à-vis de l'orthodoxie du réformisme secondinternationaliste et du dogmatisme stalinien. C'est dans le cadre de cette lutte, qui est tant méthodologique que politique et théorique, que Montaldi contribuera à faire circuler dans la culture italienne les noms de Lukács, Benjamin, Korsch, et les enquêtes de Daniel Mothé et de Paul Romano à propos de la condition des ouvriers de la grande industrie (Merli, cit. p. 17).

Le *Journal d'un ouvrier* de Daniel Mothé sera traduit en 1960 par Montaldi dans la collection Einaudi « Libri bianchi » dirigée par Panzieri. Le texte de l'ouvrier nord-américain Paul Romano, déjà publié par *SouB*, sera traduit par Montaldi et paraîtra dans plusieurs numéros de la revue ultra-minoritaire *Battaglia comunista* en 1954. Dans son introduction au texte de Romano, Montaldi attire l'attention sur l'idée, que l'ouvrier américain affirme et revendique,

pratiquement oubliée par le mouvement marxiste depuis la parution du premier livre du *Capital*, que l'ouvrier est d'abord un être qui vit dans la production et dans l'usine capitaliste avant d'être le membre d'un parti (...), un militant révolutionnaire ou le sujet d'un pouvoir socialiste à venir ; et que ce n'est que dans le cadre de la production que se développent tant sa révolte contre l'exploitation que sa capacité à construire une forme sociale supérieure, tant sa solidarité de classe vis-à-vis des autres ouvriers que sa haine face à l'exploitation et aux exploités – les patrons traditionnels du passé, et les bureaucrates impersonnels d'aujourd'hui et de demain (D. Montaldi, in Merli, cit., p. 52).

La réalité ouvrière s'organise autour de son être-au-travail, de son être-dans-la-production, une condition existentielle qui est aussi un ressort de politisation, mais qui est surtout réaffirmée comme plus fondamentale que l'adhésion à un parti ou à une formule idéologique. La cible polémique est évidemment la théorie de l'hégémonie, et en général la concentration exclusive des grands partis de la gauche sur les actes formels d'adhésion à l'appareil, ce qui revient à déplacer la sphère de la politisation ailleurs que dans les lieux de la production capitaliste. Au contraire, la condition ouvrière fonctionne pour Montaldi aussi comme ressort du potentiel politique ouvrier – mais sur ce point précis des ambiguïtés seront mises en lumière par ses interlocuteurs. Par exemple, il suffira de rappeler ici les réserves de Panzieri vis-à-vis des positions de Mothé, exprimées dans une lettre à Alberto Asor Rosa, le critique littéraire opéraïste qui deviendra le pourfendeur inlassable de toute forme de romantisme, populisme ou humanisme :

Evidemment, c'est moi qui a fait publier Mothé – et ici [scil. dans le PSI] il a soulevé presque un scandale. Ton jugement me semble très exact : c'est un livre discutable du point de vue idéologique, avec un fond anarchoïde, d'un individualisme exaspéré – mais d'autre part il contient des moments extraordinaires de « réaction » vis-à-vis de la réalité organisationnelle du mouvement ouvrier d'aujourd'hui. Il s'agit d'un formidable banc d'essai (lettre du 22 avril 1960, citée par S. Merli, p. 52).

Panzieri souligne dans sa lettre que, malgré ses efforts, l'*Avanti* a refusé d'ouvrir un débat public à propos du livre de Mothé. Tout cela montre que la redécouverte de la réalité ouvrière par le biais de l'enquête de base ou *conricerca* représente d'abord une tentative de s'opposer à la glaciation « bureaucratique » du mouvement ouvrier par le biais d'un retour à la Chose prolétarienne saisie dans sa réalité la plus nue et intolérable : celle de l'être-au-travail, lieu géométrique de l'hétéronomie de la société capitaliste, par-delà toute « sublimation » post-gramscienne dans le ciel de l'éthico-politique. C'est par le biais de cette lutte pour le renouvellement de la culture et de la stratégie de la gauche marxiste que la pratique de l'enquête, et l'idée corrélative d'un discours marxiste qui serait essentiellement un protocole d'analyse sociologique de terrain, sont proposées et développées vers la fin des années 1950. Mais dans le cadre de cette tentative, les positions bifurquent à plusieurs reprises : l'« utopisme technocratique » de Guiducci et Pizzorno est récusé par Panzieri autant que par Montaldi, mais Panzieri, tout en restant fidèle à l'idée d'une alternative politique de classe, voit dans la classe ouvrière un sujet en mesure d'assumer des tâches de rationalisation et de recomposition dans l'ordre productif, économique et technologique. Dans son discours, les questions liées à la forme-Etat et à la direction politique de l'économie sont susceptibles, au moins virtuellement, d'être posées dans les termes d'une stratégie politique globale. Or, les positions de Montaldi restent, à cet égard, bien plus aporétiques.

Commentant le I congrès national de sciences sociales, Montaldi écrit :

La méthode sociologique (...) est essentiellement extérieure, voire hostile, à la culture du réformisme et du stalinisme, laquelle repose sur une vision fataliste du progrès et sur le présupposé d'une révolution dirigée d'en haut (tandis que la « conscience de faire voler en éclats la continuité historique », comme disait W. Benjamin, « caractérise l'action des classes révolutionnaires »). La pratique de l'analyse sociologique de la société a fait défaut au mouvement ouvrier parce que celle qui a prévalu est la vision des strates dirigeantes, qui tendent davantage à s'intégrer au système pour le transformer qu'à essayer de le comprendre et de le connaître pour le renverser radicalement, conformément à l'exigence marxiste (cfr. les *Thèses sur Feuerbach*) (...). En Italie, dans le sillage de Gramsci, mais à rebours, on est tous redevenus hégéliens et historicistes férus de *Realpolitik* au fur et à mesure que la montée en puissance de la bureaucratie au sein du mouvement ouvrier ne faisait que suivre et exprimer la restauration bourgeoise dans l'ensemble de la société. Mais 15 ans d'activité politique ont marqué tout le monde, et chacun parmi nous a assumé ses responsabilités selon les expériences qu'il a faites. Et si l'on veut à un moment donné voir clair dans notre propre histoire, il est indispensable d'avoir recours à des méthodes de vérification sociologique (D. Montaldi, « Sociologia di un congresso », in *Rivista storica del socialismo*, 1958, pp. 601-603, cité par S. Merli, cit., pp. 17-18)

Finalement, pour Montaldi, « la théorie révolutionnaire doit se construire depuis la base, dans et par la praxis et l'analyse sociales » (*ibid.*). Les positions de Montaldi tendent manifestement à un minimalisme théorique, pour lequel tout le poids du discours marxiste (élaboration théorique, proposition stratégique, connaissance objective de la société) est porté par l'intervention militante. Malgré la richesse et la finesse de ses références théoriques (*SouB* et les marxismes critiques des années 20), Montaldi ne semble pas tendre vers une théorie générale des rapports de production capitalistes, ce qui sera l'une des visées implicites des *Quaderni Rossi* : pour lui, tout se joue dans le cercle entre analyses empiriques des contextes sociologiques et pratique militante de base – on peut parler d'un matérialisme minimal qui est immédiatement un matérialisme de la pratique politique.

Mais cet investissement direct dans l'activité militante de base (qui a de quoi fasciner le goût contemporain pour les activismes locaux) est profondément marqué, selon l'appréciation critique de S. Merli, par le minoritarisme assumé de la gauche tiersinternationaliste, bien que, de toute évidence, Montaldi ait rompu radicalement avec l'attentisme bordiguiste qui réduisait la pratique politique à la préservation du Parti en tant que noyau militant idéologiquement « granitique ».

Montaldi, par le biais du travail politique de base et de l'enquête de base, réussit dans ses travaux à restituer le protagonisme des masses travailleuses, leur spontanéité et leur autonomie ; mais dans des travaux comme l'enquête à Crémone, ou encore dans les *Autobiografie de la leggera* et *Milano, Corea*,

il nous montre principalement les conditions, l'histoire et l'idéologie de strates sociales et politiques marginales et « réfractaires » (...) et l'organisation de groupes où les résidus idéologiques du tiers-internationalisme de gauche étaient toujours très forts (Merli, cit. p. 19).

Autrement dit, du point de vue politique, Montaldi évite toute problématique des rapports entre organisations différentes, entre mouvement et institutions, entre les différents sites et moments de l'action politique : pour lui, le travail de base dont l'enquête est le moment essentiel, équivaut à « répartir à zéro » par la construction d'un organisme politique localisé (le « Groupe d'unité prolétarienne » ou « de pouvoir ouvrier ») immédiatement inscrit dans les conditions objectives des travailleurs :

Il s'agit de partir radicalement du moment de la production, du noyau d'où jaillissent l'idée et la méthode socialistes qui sont les outils de l'émancipation (*Piattaforma programmatica del Gruppo di Unità Proletaria*, 1957, dans Merli, cit., p. 66).

La constitution du groupe est légitimée par le constat d'un désaccord entre « les intérêts de la classe et ceux des organisations qui se réclament de la classe » (p. 65).

Il s'agit donc de revenir à la « Classe » (une autre formule de la *Nuova Sinistra* et de l'opéraïsme) qu'on retrouve déjà chez Montaldi) saisie dans sa « nudité » politique, d'où l'organisation (sous une forme groupale) devrait pouvoir jaillir, à la limite en récusant toute dialectique autonome du moment spécifiquement organisationnel. La situation objective du travailleur au sein du processus de production rouvre incessamment le conflit, et rend inutile toute médiation organisationnelle qui ne serait expression directe et immédiate de l'intériorité de la politique à la situation productive :

L'exploitation économique, sur laquelle se fonde en dernière instance le pouvoir de l'entreprise et de l'Etat, peut être apaisée provisoirement grâce aux compromis syndicaux (...), mais ce n'est que la situation du travailleur dans la production, son aliénation vis-à-vis de la direction [du processus], qui crée le conflit – conflit ne pouvant être dépassé qu'à la seule condition (...) de supprimer l'aliénation : autrement dit à la seule condition de la suppression du système actuel de production. Le conflit au sein de la production ne cessera pas avec une augmentation des salaires, ou avec la substitution d'une forme étatique à une autre (...). Il ne cessera d'exister que lorsque la gestion des entreprises sera dans les mains des travailleurs, avec la gestion de l'Etat lui-même. Tout cela n'est pas une invention nouvelle ; il s'est déjà produit : dans ses moments les plus hauts, le mouvement ouvrier a lui-même exprimé cette solution (D. Montaldi, « La moderna lotta di classe attraversa i sistemi e pone ovunque la rivendicazione socialista », 1961, cité par S. Merli cit. p. 25).

C'est pourquoi la forme-groupe – notion qui pourrait rapprocher Montaldi des tentatives politiques de l'après-1969 – n'est pas, au contraire précisément de ces tentatives, un « opérateur de politisation » autonome, mais l'organe immanent de la politicité toujours-déjà existante de la Classe.

Montaldi prendra une position de distance méfiante vis-à-vis des tentatives politiques issues de la rencontre étudiants-ouvriers à la fin des années 1960, dans lesquelles il ne reconnaissait pas une activité autonome de la classe. En effet, Montaldi ne parviendra jamais à considérer les nouvelles figures d'exploités, de « prolétaires », produites par le capitalisme avancé, comme porteuses d'un antagonisme structurel. La rareté de ses rapports avec Franco Fortini s'explique aussi par son impossibilité de reconnaître dans les intellectuels en train d'être subsumés au capitalisme un noyau virtuel d'opposition aux rapports capitalistes. Montaldi voit implicitement dans la Classe ce qui résiste et échappe aux « aliénations » par la technologie industrielle, l'usage capitaliste du machinisme, les consommations de masse, l'industrie culturelle..., alors que pour Fortini, et pour

les *Quaderni Rossi*, c'est précisément de l'intérieur de ces « aliénations » qu'une opposition stratégique peut surgir.

A l'occasion de la crise des organisations de la *Nuova Sinistra* en 1972, Montaldi théoriserait à nouveau le rôle de l'enquête envisageant son prolongement direct en reconstitution du « parti marxiste dispersé » supposé déjà existant dans les lieux de la production :

L'alternative de classe consiste dans le travail communiste qui est mené en établissant des relations stables entre les différents secteurs du travail ouvrier ; elle consiste à rendre possibles des occasions pour imposer les exigences essentielles de la classe dans les lieux du travail et dans la vie sociale ; à organiser dans les usines le groupe révolutionnaire censé surveiller les agissements des patrons et à s'opposer à la collaboration des syndicats ; elle consiste dans la tâche d'établir une liaison politique entre les exigences de la classe dans l'usine et les exigences sociales (...). Au moment où de nombreux militants subissent une régression qui les pousse à considérer la situation actuelle dans les termes de 1905 en Russie ou de 1922 et 1949 en Italie, nous pensons que la condition dans laquelle la classe ouvrière se trouve aujourd'hui ne peut qu'être reconnue telle qu'elle est réellement, si l'on veut la transformer (...). Tout comme une discipline révolutionnaire ne peut qu'être le résultat de l'action de base, la théorie révolutionnaire, qui coïncide avec le développement du marxisme et du léninisme, doit être réactivée moyennant le travail pratique, organisationnel et militant qui a lieu dans et par la liaison avec la classe ouvrière et paysanne (...). Un parti marxiste dispersé – existant moins à l'intérieur qu'à l'extérieur des grandes organisations traditionnelles, dans les lieux du travail, dans des rares institutions ouvrières autonomes – a opéré au cours de ces dernières années en tant que part et organe de la classe (...). Lorsque la pire réaction se déchaîne à l'échelle mondiale, la tâche immédiate des minorités révolutionnaires consiste à développer, en leur donnant un contenu adéquat, les formes nouvelles de la lutte pour l'émancipation du prolétariat : dont la principale consiste dans la constitution du parti de la classe (cit. par S. Merli, pp. 26-27)

L'opération politique et théorique de Montaldi est caractérisée par une oscillation, voire une ambiguïté, qui touche directement au rôle que revêt l'enquête dans toute cette démarche. Sans aucun doute, Montaldi pense la *conricerca* comme un moyen pour restituer un protagonisme politique à la classe ouvrière, et qu'il faut opposer à l'expropriation de l'initiative stratégique de la part des « bureaucraties » des partis historiques. Pourtant, l'enquête n'est jamais, chez Montaldi, l'opérateur d'une transformation – qui serait elle-même le résultat d'une analyse *pratique* – de l'appareil organisationnel ; et ce, parce que, pour Montaldi, l'organisation n'est pas, en tant que telle, *analysable* – donc elle n'est jamais vraiment *divisée* (condition de toute analyse étant que le sujet où s'inscrivent ses effets, et que ceux-ci supposent, soit divisé). Son but est, au contraire, de restaurer par le biais de l'enquête la pureté de la forme organisationnelle définie par Lénine et le léninisme de gauche, et qui existerait, à l'état latent, certes, mais néanmoins réelle, à même les noyaux de militantisme « en intériorité » vis-à-vis de la vie des ouvriers. L'enquête n'est pas un moyen d'inscrire une intervention dans les divisions internes de la classe et de l'organisation : elle n'est qu'un moyen d'adhérer de la manière la plus immédiate aux conditions des ouvriers-au-travail d'où jaillira la forme déployée du « parti marxiste dispersé » par un mouvement purement immanent. La *conricerca* est donc l'opérateur de ce déploiement par lequel l'existence immédiate des ouvriers exprime directement la seule forme organisationnelle possible, le parti de classe, actuellement minoritaire mais non questionné en ce qui concerne sa structure et son fonctionnement.

Montaldi est donc une figure, comme l'a bien vu S. Merli, à la fois novatrice et restauratrice : son nom reste lié à des pratiques originales d'enquête qui ont contribué à déclencher un mouvement à la fois théorique et politique de retour à la réalité « de la base », des classes laborieuses ; mais le cadre général de son intervention reste en deçà de la prise en charge de la nature clivée tant de la classe que du parti – de ce point de vue, son ultra-léninisme est en effet une régression par rapport à Lénine lui-même (ce qui est souvent le cas des nombreux « conseillismes » dont Montaldi hérite). Pourtant, la problématique de l'organisation, et de ses rapports à la classe, représentera un point aveugle pour la quasi-totalité des théoriciens et des courants de la *Nuova Sinistra*.

Une dernière remarque critique reste à faire à propos de Montaldi. La « pureté » de son idéal organisationnel n'est finalement que la conséquence de sa relative incapacité à voir la division *de la*

*classe elle-même*. Cette incapacité ne relève pas de limites intellectuelles ou de dogmatismes irréflechis : elle est le résultat du minimalisme sociologique par le biais duquel Montaldi réduit et « compactifie » le marxisme. Montaldi tend à réduire l'analyse marxiste des rapports sociaux à la description des comportements antagonistes de la classe ; mais ces comportements peinent à être mis en rapport avec la forme de la production et re-production capitalistes. Montaldi assigne à la classe la tâche de contrôler le processus total de la production, faute de quoi le conflit, et l'exploitation au sein des rapports capitalistes ne peut que se reproduire indéfiniment. Mais il lui fait défaut la compréhension de la classe ouvrière comme un *moment* du processus de la production capitaliste – qui est précisément production et re-production des rapports spécifiquement capitalistes. Autrement dit, l'analyse de Montaldi ne saisit pas, ou saisit insuffisamment, la classe ouvrière comme *un moment interne du capital*. C'est pourquoi, bien qu'il ait étudié la formation d'un prolétariat industriel dans l'Italie du « miracle économique », son idée de classe antagoniste reste inspirée des couches sociales pré- ou proto- industrielles qui restent extérieures au système total, voire aux « institutions totales », de la production néo-capitaliste (ou capitaliste-avancée). Le recours à des strates marginales, voire à des formes anciennes ou neuves de *Lumpenproletariat* est constant chez Montaldi, même là où il professe un léninisme orthodoxe. Cet aspect de ses enquêtes, qui contribue à la grande beauté littéraire et au pouvoir de séduction qui les caractérisent, ne relève pas d'un romantisme subjectif : il correspond à une nécessité structurale – Montaldi ne peut penser des cas concrets d'irréductibilité au capitalisme que là où ils s'incarnent en des formes d'extériorité à la totalité des rapports sociaux. Etant donné que ces formes de vie ne sauraient guère porter une recomposition du « parti marxiste dispersé », et qu'elles sont d'ailleurs en train de disparaître à cause du processus d'industrialisation, le ton élégiaque des enquêtes de Montaldi est plus qu'un effet esthétique secondaire – il vient supplémer la jonction impossible entre l'antagonisme et l'actualité, donc l'impossibilité d'un antagonisme en acte. Montaldi reconnaît et étudie les misères et les dévastations qui sont les fruits du capitalisme avancé ; mais il semble ne pouvoir imaginer d'opposition que par la supposition d'un sujet indemne de l'emprise de rapports sociaux de plus en plus envahissants et « artificiels » - d'où son adhésion aux schèmes les plus immédiats de *Socialisme ou Barbarie* (classe vs. bureaucratie). La position de cette grande figure de militant peut être rapprochée de celle d'autres grandes figures, tels Pasolini ou Don Lorenzo Milani, qui cherchèrent un principe d'opposition à la société capitaliste dans l'imagination d'une immédiateté et d'une origine intactes et authentiques au lieu de penser la construction d'un sujet de l'émancipation précisément par la traversée de l'inauthentique.

Du point de vue de la théorie, pour articuler le dualisme de la lutte des classes à l'analyse du capitalisme avancé, il aurait fallu retrouver un dualisme structural au sein de la classe ouvrière elle-même, et la saisir à la fois comme composante du capital et comme collectif virtuellement antagoniste. Mais pour opérer cette articulation l'approche sociologique « descriptive » que Montaldi partage avec les « positivistes » Guiducci et Pizzorno n'est plus suffisante, même si la description des groupes sociaux vise la totalité de leurs formes de vie et de culture (ce qui correspond à l'idée de sociologie élaborée par Pizzorno), et le travail sociologique est immédiatement soutenu par une intervention politique (ce qui correspond à la position de Montaldi). L'analyse de la société capitaliste-avancée saisie comme une totalité pourvue d'un élément interne de conflictualité irréductible – et de renversement virtuel – demande le recours à l'approche dialectique propre à la critique de l'économie politique. Les *Quaderni Rossi* représentent le site de ce passage à la critique de l'économie politique sur la base de l'idée, non contestée, du marxisme-comme-sociologie ; on verra dans la prochaine intervention consacrée à l'Italie les tentatives d'articuler l'étude de la totalité capitaliste avancée avec l'enquête militante : c'est par ce biais que l'enquête va s'inscrire dans une des figures de la contradiction dialectique